

É

**Marcos Ancelovici  
Pierre Mouterde  
Stéphane Chalifour  
Judith Trudeau**

# **UNE GAUCHE EN COMMUN**

**Dialogue sur  
l'anarchisme  
et le socialisme**

**écosociété**

**UNE GAUCHE EN COMMUN**





# **UNE GAUCHE EN COMMUN**

Dialogue sur l'anarchisme et le socialisme

MARCOS ANCELOVICI  
et PIERRE MOUTERDE

Entretiens présentés et dirigés par  
Stéphane Chalifour et Judith Trudeau

*écosociété*

Coordination éditoriale: David Murray  
Maquette de la couverture: Catherine d'Amours, Nouvelle Administration  
Typographie et mise en pages: Yolande Martel

© Les Éditions Écosociété, 2019

ISBN PDF 978-2-89719-508-3

Dépôt légal: 2<sup>e</sup> trimestre 2019

Ce livre est disponible en format numérique

Les redevances tirées de la vente de ce livre seront versées à parts égales au DIRA bibliothèque anarchiste (Montréal) et aux *Nouveaux Cahiers du socialisme*.

### **Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Une gauche en commun: dialogue sur l'anarchisme et le socialisme  
/ Marcos Ancelovici et Pierre Mouterde; entretiens dirigés par Stéphane  
Chalifour et Judith Trudeau.

Noms: Ancelovici, Marcos, 1971- auteur. | Mouterde, Pierre, 1951- auteur. |  
Chalifour, Stéphane, éditeur intellectuel. | Trudeau, Judith, 1974- éditeur  
intellectuel.

Collections: Collection Polémos.

Description: Mention de collection: Collection Polémos

Identifiants : Canadiana 2019001119X | ISBN 9782897195076 (couverture souple)

Vedettes-matière: RVM: Ancelovici, Marcos, 1971—Entretiens. | RVM:  
Mouterde, Pierre, 1951—Entretiens. | RVM: Gauche (Science politique). | RVM:  
Socialisme. | RVM: Anarchisme.

Classification : LCC HX73 A53 2019 | CDD 320.53/1—dc23

Les Éditions Écosociété reconnaissent l'appui financier du gouvernement du  
Canada et remercient la Société de développement des entreprises culturelles  
(SODEC) et le Conseil des arts du Canada de leur soutien.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de  
livres – Gestion SODEC.



Canada Council  
for the Arts

Conseil des arts  
du Canada

## TABLE DES MATIÈRES

### INTRODUCTION

La rencontre 9

1 Socialiste et anarchiste : assumer un héritage,  
entrevoir un avenir 33

2 La rue, les urnes et la démocratie 59

3 La nation morcelée ? 101

4 « Nous l'avons tant aimée, la révolution » ! 157

### CONCLUSION

Vers des luttes communes ? 211

Glossaire 223

Bibliographie 255

À propos des auteur.e.s 261





*À mes parents, qui m'ont transmis le goût  
de l'insubordination  
Aux anars et aux antifas, avec toute mon affection*  
Marcos Ancelovici

*À tous ceux et celles du Printemps érable  
dont au sein de Québec solidaire je découvre  
le formidable dynamisme*  
Pierre Mouterde



## INTRODUCTION

### La rencontre

*Ce que l'on a appelé, mal, socialisme est dans son essence le projet d'instauration d'une société autonome par l'action autonome des êtres humains. Cette exigence d'autonomie – de liberté et d'égalité – concerne toutes les dimensions de la vie collective. [...]*

*Seuls des hommes égaux peuvent être libres, et seuls des hommes libres peuvent être égaux. La suppression de la domination, de l'hétéronomie, implique la suppression du pouvoir de tout groupe particulier, mais aussi la rupture de l'asservissement de la société à l'égard de son institution.*

*Une société autonome est une société qui s'auto-institue explicitement. Autogestion et auto-organisation ou bien sont des vocables pour amuser le peuple, ou bien signifient l'auto-institution de la société, la participation égale de tous au pouvoir et en premier lieu au pouvoir instituant.*

– Cornélius Castoriadis, *Socialisme ou barbarie*, 1979.

*L'histoire ne nous a pas donné jusqu'à présent d'expérience réussie de voie démocratique au socialisme : elle nous a en revanche donné des exemples négatifs à éviter et des erreurs à méditer, ce qui n'est pas négligeable. Certes, on peut toujours arguer, au nom du réalisme bien entendu (celui de la dictature du prolétariat ou celui des autres, des néolibéraux bien-pensants), que si ce socialisme démocratique n'a nulle part encore existé, c'est qu'il est impossible. Peut-être : nous*

*n'avons plus la foi millénariste fondée sur quelques lois d'airain d'une révolution démocratique et socialiste inévitable, ni le soutien d'une patrie du socialisme démocratique. Mais une chose est sûre : le socialisme sera démocratique ou ne sera pas.*

– Nicos Poulantzas, *L'État, le pouvoir, le socialisme*, 1978.

L'IDÉE DE CE LIVRE est née d'un débat tenu en 2015 à Montréal dans le cadre de l'université d'été des *Nouveaux Cahiers du socialisme*. Il s'agissait – au départ – d'une rencontre entre deux intellectuels engagés à gauche que les référents théoriques et pratiques opposaient : leurs postures socialiste et libertaire renvoyant toutes deux à de vastes traditions antagoniques malgré des racines communes. Nous émergions alors au Québec de l'une des plus graves crises politiques de notre histoire. À la fois inattendue et spectaculaire, la grève étudiante du printemps 2012<sup>1\*</sup> a pour ainsi dire cristallisé les espoirs des uns et la colère des autres dans un vaste mouvement de solidarité propre à briser la morosité ambiante<sup>2</sup>.

Ce qui n'était à l'origine qu'un conflit de faible intensité destiné à se résoudre de lui-même par l'effet combiné de l'usure du temps et de la peur de l'échec s'est lentement transformé en une véritable crise dont l'ampleur posait avec une acuité nouvelle la récurrente question du lien social. Réduite prématurément et grossièrement par certains observateurs à l'expression purement corporatiste d'intérêts catégoriels, la mobilisation en faveur d'un gel

- 
1. Les mots et personnalités suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire en fin de volume (p. 223 et suivantes).
  2. Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri (dir.), *Un printemps rouge et noir. Regards croisés sur la grève étudiante de 2012*, Montréal, Écosociété, 2014.

des droits de scolarité a permis de cristalliser, plus largement, des revendications qui transcendent le cadre étroit du financement des universités. Manifestement dépassé par les événements, mais conforté par les sondages, le gouvernement libéral de Jean Charest a sous-estimé cette frange de la jeunesse étudiante dont la détermination s'est déployée dans la durée, la créativité et l'intelligence. En fondant leur principale revendication sur le postulat de la gratuité, les étudiants et étudiantes posaient d'emblée les jalons d'une lutte aux enjeux politiques : l'accessibilité à l'éducation supérieure étant, à leurs yeux, consubstantielle à une redistribution de la richesse inhérente à une réforme de la fiscalité et à un contrôle plus serré de la gestion des universités. Tout au long des quinze semaines de luttes et d'ébullition sociale qu'aura duré la grève, ce sont en effet les étudiants et étudiantes qui ont ainsi occupé le terrain politique en situant l'enjeu du débat dans le contexte plus large d'une crise du mode de développement.

Pour plusieurs, le printemps 2012 incarne en quelque sorte la redécouverte des vertus du collectif. La grève et les manifestations quotidiennes ont permis la mise en forme d'une communauté d'action qui transcende la nature provisoire inhérente à la condition étudiante. Sans qu'elle ne disparaisse de l'horizon, la cause pour laquelle les jeunes ont investi la rue a été supplantée par la mobilisation massive qui finit par se nourrir elle-même de sa capacité propre à se reproduire, à durer et à élargir le champ des aspirations. Le mouvement a dépassé la finalité stricte pour laquelle il s'était mis en branle comme si l'expérience de la lutte, le don de soi-même qu'elle exige et les énergies qu'elle rassemble s'étaient transmués en une visée spécifique. En perdurant, la crise a permis de temporiser les divergences

de points de vue et de solidariser, dans la clameur déterminée des casseroles, des catégories sociales galvanisées par la force du nombre et l'impression partagée de «faire l'histoire». En échappant ainsi à l'anonymat, plusieurs y ont sans doute trouvé de manière diffuse, mais sentie, une réponse au désir d'appartenance introuvable ailleurs que dans l'altérité. Les frais de scolarité ont été en effet le catalyseur d'une prise de conscience qui reflète les effets pervers d'une société pacifiée où le consensus est érigé en absolu.

L'héritage du printemps québécois est sans doute à trouver dans cette brèche qu'aura laissée, au cœur de la culture politique, la confrontation entre le gouvernement et les étudiants. Contre le Québec des «lucides»<sup>3</sup> pour lesquels le progrès se mesure à l'aune de la croissance économique et du remboursement de la dette, les médias nous ont fait entendre l'écho d'une sourde inquiétude. Celle, d'abord, d'une génération qui a grandi dans la peur sans cesse renouvelée d'une détérioration des écosystèmes et des effets catastrophiques résultant de l'emballement du climat. À cela il faut ajouter l'impression plus large que le système économique est destiné principalement à sauver de la banqueroute des banques sans scrupule, et ce, au prix

---

3. Le 19 octobre 2005, le journal *Le Devoir* publiait dans ses pages le *Manifeste pour un Québec lucide* signé par une douzaine de personnalités issues du monde des affaires et de la classe politique, dont l'ancien premier ministre Lucien Bouchard. Sur un ton alarmiste, les «lucides» dénoncent le statu quo en proposant des mesures (dégel des frais de scolarité, hausse des tarifs d'électricité, taxes à la consommation, ouverture plus marquée au secteur privé et investissement massif en éducation) pour contrer le déclin démographique et le poids croissant de la dette. En réponse à ces recettes, un autre manifeste «Pour un Québec solidaire» est publié quelques jours plus tard. Les quelque trente signataires appellent au contraire à résister à l'idéologie néolibérale qui colore la démarche des «lucides» en insistant davantage sur la répartition des richesses plutôt que sur leur création.

du chômage et de la précarité pour des masses d'anonymes. Au désarroi causé par le sort réservé aux territoires encore vierges de tout pillage se surajoute une méfiance à l'endroit des élites jugées tout aussi corrompues les unes que les autres. Entachée par les scandales, la classe politique peine quant à elle à donner une autre image du pouvoir politique, perçu comme le lieu du copinage incestueux, de l'arbitraire et du cynisme, source de méfiance et de désenchantement.

Ce qui ressort de ce moment charnière dans l'histoire du Québec contemporain, c'est d'abord la réhabilitation de l'idée de conflit, dont la centralité n'est plus exclusivement liée au monde du travail. Sans identité socialement homogène, cet amalgame stratifié de catégories sociales<sup>4</sup> repose néanmoins sur un souci partagé du bien commun, lequel est indissociable de la participation du plus grand nombre aux décisions relatives au destin collectif. C'est manifestement là, d'ailleurs, que se situe l'apport des artisans et artisanes du Printemps érable. Sans constituer un acteur politique formellement reconnu, ce mouvement aura à plus long terme un effet positif de sédimentation sur la culture démocratique.

C'est dans un contexte encore fortement polarisé et suivant l'annonce par les syndicats du Front commun en prévision d'un automne chaud que les auteurs de ce livre décidèrent de poursuivre la réflexion entamée à l'université d'été 2015. Or, d'aucuns diraient, on ne compte plus aujourd'hui les ouvrages consacrés à la gauche. Essais théoriques, critiques radicales du capitalisme et des institutions de la démocratie bourgeoise, pamphlets militants,

---

4. Étudiants et étudiantes de tous âges, chômeurs et chômeuses, artistes, travailleurs et travailleuses, etc.

lexiques ou dictionnaires : le socialisme comme l'anarchisme font l'objet de présentations studieuses et parfois scolaires propres à satisfaire la curiosité des héritiers de Marx et de Bakounine. Ce qui est plus rare toutefois, c'est la rencontre entre ces mêmes héritiers. Le poids de l'histoire, mais sans doute aussi certaines dérives sectaires et doctrinales expliquent cette absence que l'on a légitimement raison de regretter.

L'idée du dialogue constitue donc la trame de fond d'une démarche inspirée par les événements de 2012 qui sont eux-mêmes à situer dans un contexte mondial de renouveau des luttes sociales contre le capitalisme. Au-delà des postures idéologiques rigides, nous avons l'impression que le XXI<sup>e</sup> siècle s'est ouvert sur des perspectives de luttes moins campées sur les traditions ; en un sens, plus fraternelles et rassembleuses, ce qui justifie la construction d'espaces démocratiques au sein desquels libertaires et socialistes peuvent débattre de stratégies et de leurs « affinités révolutionnaires<sup>5</sup> ». Semblable à un choc frontal entre « ennemis héréditaires », la première rencontre entre Pierre Mouterde et Marcos Ancelovici, à l'été 2015, nous laissa néanmoins sur l'impression que la suite allait être marquée par d'irréductibles clivages propres à nourrir l'affrontement. Malgré l'ouverture exprimée de part et d'autre, nous nous attendions, de fait, à un débat « des gauches ». Or, la poursuite du dialogue fut tout autre. D'abord, les lignes de fracture historiques ne semblent plus faire autant obstacle au partage des idées, voire aux rapprochements. En dépit

---

5. Nous référons à l'ouvrage de Michael Löwy et Olivier Besancenot, *Affinités révolutionnaires. Nos étoiles rouges et noires*, Paris, Fayard, coll. « Mille et une nuits », 2014.



des désaccords réels qui traversent les échanges, nous en sommes venus, peu à peu, à découvrir qu'il y avait aussi, au-delà des antagonismes, une « gauche en commun » ainsi qu'un désir de faire « cause commune ». C'est d'ailleurs en prenant la mesure non pas tant de ce qui nous oppose, mais de ce qui nous rassemble finalement, que nous est venu le titre de ce livre<sup>6</sup>.

Dialoguer autour de l'anarchisme et du socialisme, c'est en effet camper sur des frontières plus poreuses, moins déterminées par des orthodoxies et leurs dogmes. Cela explique pourquoi Pierre se revendique ici du socialisme, à la manière d'un terme générique qui peut recouvrir, de façon large, tant les traditions politiques de la 2<sup>e</sup> que de la 3<sup>e</sup> Internationale, tout en tendant à marquer sa différence vis-à-vis des traditions du communisme stalinien. On sait comment ce dernier a trahi l'essence d'un projet social émancipatoire, fondé sur l'égalité et la démocratie, altérant par le fait même la capacité mobilisatrice d'une gauche confrontée aux défis d'un monde plus complexe.

Défini ainsi, le socialisme renvoie à un faisceau de courants et de sensibilités plus ou moins révolutionnaires ou réformistes, au cœur duquel circulent des idées et des

---

6. Nous ne sommes évidemment pas seuls à faire référence à cette idée de *commun*. Bien qu'il laisse place à des interprétations diverses, le terme de « commun » est de plus en plus discuté au sein de la gauche. Deux ouvrages récents témoignent ainsi d'une volonté partagée de réarticuler, à gauche, un discours autour de cette thématique. Chez les uns, le commun renvoie surtout à des formes nouvelles de penser l'auto-organisation et l'autogestion, et chez d'autres, il se pose davantage comme la nécessité de partager un espace, un projet ou une identité. Voir Pierre Dardot et Christian Laval, *Commun. Essai sur la révolution au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte, 2014; et Eric Martin, *Un pays en commun. Socialisme et indépendance au Québec*, Montréal, Écosociété, 2017.

mouvements porteurs de pratiques parfois contradictoires, mais dont la visée fondamentale est de concilier la conquête du pouvoir politique avec la perspective du socialisme conjugué à la préservation d'espaces autonomes\* et de contre-pouvoirs. Québec solidaire\* serait par exemple l'héritier de mouvements qui ont dans l'histoire du Québec tenté de faire de la libération nationale le vecteur d'un passage au socialisme<sup>7</sup>. Ce serait là, comme nous le verrons, une des particularités possibles du socialisme québécois.

Ce désir de révolution<sup>8</sup> ne s'exprime pas de la même façon chez un libertaire comme Marcos qui ne tient pas pour autant à être enfermé dans une tradition et à brandir des étiquettes. D'emblée, l'anarchisme renvoie à une critique radicale du pouvoir (celui du Capital et de l'État) et de toutes les formes de domination et implique le rejet d'une stratégie principalement axée sur la prise du pouvoir. Ce qu'il faut développer avant tout ce sont des modes d'organisation non hiérarchisés susceptibles de paver la voie à la construction d'une nouvelle société basée sur l'entraide et l'auto-organisation<sup>9</sup>. C'est en cela que Marcos se revendique d'une tradition jadis moins visible, mais qui émerge depuis peu comme une alternative radicale crédible aux yeux de

- 
7. Lancée en 1963 par André Major, Paul Chamberland, Pierre Maheu, Jean-Marc Pottie et André Brochu, la revue *Parti pris* est la première publication à cristalliser ce projet. Sur ce même courant, voir Gilles Bourque et Gilles Dostaler, *Socialisme et indépendance*, Montréal, Boréal Express, 1980. Voir également les travaux ultérieurs de Jean-Marc Pottie, Louis Gill et Serge Denis.
  8. Nous reprenons ici le titre d'un livre de l'ancien soixante-huitard et maoïste Jean-Paul Dollé, *Le désir de Révolution*, Paris, 10/18, 1975.
  9. À ce sujet, voir Marcel Sévigny, *Et nous serions paresseux? Résistance populaire et autogestion libertaire*, Montréal, Écosociété, 2009, p. 185, cité par Pierre Mouterde, *La gauche en temps de crise. Contre-stratégies pour demain*, Montréal, Liber, 2011, p. 99.

plusieurs militants et intellectuels<sup>10</sup>. À cet égard, le mouvement québécois des « carrés rouges » de 2012 fut en partie inspiré, dans son mode d'organisation, par l'anarchisme. Il en est de même de certaines expériences autogestionnaires et d'occupation d'usines désaffectées, notamment celle du Bâtiment 7 dans le quartier populaire de Pointe-Saint-Charles, à Montréal, qui est devenu un immense espace autonome et autogéré après de longues années de lutte<sup>11</sup>.

Par ailleurs, c'est d'abord la conjugaison de récits biographiques singuliers et, de manière consubstantielle, d'un rapport au temps différent qui distingue nos deux auteurs. Deux biographies parfois faites d'expériences communes mais qui dessinent des parcours militants et des convictions simultanément semblables et différentes sans être néanmoins antagoniques. On trouve ainsi chez Pierre Mouterde, Québécois d'adoption, un attachement fort à l'idée d'enracinement et au lien entre la notion d'héritage et de « monde commun ». Héritier du marxisme et influencé par des rencontres militantes décisives, Pierre exprime à sa manière son attachement à l'idée de nation et à une culture organisationnelle qui n'écarte pas la conquête du pouvoir politique. En atteste son engagement au sein d'une formation politique comme Québec solidaire (QS).

Produit de l'exil et de migrations multiples, Marcos Ancelovici a quant à lui une sensibilité différente qui ne se traduit pas politiquement par une même posture.

---

10. Au Québec, outre Marcel Sévigny cité précédemment, mentionnons les travaux de Francis Dupuis-Déri, Anna Kruzynski et Normand Baillargeon.

11. Pour un récit de cette lutte admirable, voir *La Pointe libertaire, Bâtiment 7. Victoire populaire à Pointe-Saint-Charles*, Montréal, Écosociété, 2013. Voir aussi le site web du Bâtiment 7 : <[www.batiment7.org/](http://www.batiment7.org/)>.

Antiautoritaire, on sent chez lui le maillage de l'expérience sans cesse répétée du dépaysement et l'effet des récits de résistance sur la mémoire. Marcos a grandi en côtoyant des exilés dont la lutte contre l'arbitraire étatique fut déterminante. Son rejet des structures hiérarchiques et sa foi dans des processus de démocratie directe et participative témoignent d'une conception autre des formes de lutte.

### **De la LCR à QS : l'itinéraire de Pierre Mouterde**

Issu d'une famille plutôt aisée de la banlieue lyonnaise, Pierre Mouterde a grandi dans un milieu assez peu politisé et fortement marqué par un certain héritage chrétien, proche du courant personnaliste d'Emmanuel Mounier. Ce sont les événements de Mai 68\* qui lui permettront de commencer à prendre de la distance avec son milieu d'origine. Enfant du baby-boom, il est au lycée lorsqu'en mai 1968 éclate, d'abord à Paris, la crise étudiante qui n'allait pas tarder à devenir sociale. Le lycéen de 17 ans y voit, du point de vue politique et existentiel, littéralement, comme il le dit lui-même, son « acte de naissance ». Fasciné par la puissance de l'action collective et par la force du mouvement qui se déploie alors dans les rues de Lyon et des grandes villes de France, il y découvre la lutte des classes et la nature conflictuelle du politique. La prise de conscience sera décisive. C'est d'ailleurs à Paris, dans les écoles préparatoires aux grandes écoles, qu'il fera la rencontre des militants de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR) dont les idées le séduisent. Bien implantée dans les lycées et universités, la LCR contribue après Mai 68 à maintenir un climat d'agitation et de rébellion nourri par les nombreux débats entre gauchistes de toutes allégeances.

Faites circuler nos livres.  
Discutez-en avec d'autres personnes.  
Si vous avez des commentaires,  
faites les nous parvenir; nous les  
communiquerons avec plaisir aux  
auteur.e.s et à notre comité éditorial.

# *écosociété*

ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ

C.P. 32 052, comptoir Saint-André  
Montréal (Québec) H2L 4Y5  
ecosociete@ecosociete.org

**[www.ecosociete.org](http://www.ecosociete.org)**

DIFFUSION ET DISTRIBUTION

Au Canada: Diffusion Dimedia  
En Europe: Harmonia Mundi Livre